

ANTICIPATIONS

QUE de gens se plaisent en ce temps à ratiociner sur ce que seront, ou ce que pourront ou devront être, après la guerre, notre commerce, notre industrie, notre littérature, nos arts — la musique — et tous les éléments de notre vie !

Ce qu'ils devront être, chacun peut, en effet, s'il ne sait s'occuper mieux, construire là-dessus un système, au moins, par jour, et le système opposé le lendemain.

Ce qu'ils seront, ou ce qu'ils pourront être, nul, en vérité, n'en sait rien. Cela dépend de conditions dont aucune n'existe encore, et nous sommes engagés dans un bouleversement de notre civilisation tout entière, si vaste et si profond, qu'il échappe à la conscience humaine, que la vue la plus élevée ne le perçoit que par détails sporadiques, et que nous ne savons seulement pas si la guerre elle-même, qu'il dépassera, si énorme qu'elle soit, de loin, en aura été le prétexte ou le symptôme.

Ces « anticipations » sont des jeux bien innocents en soi, mais qui mettent en marche des idées : et l'on ne sait jamais où va une idée, dans quel terrain elle tombe et elle germe ; on est surpris quelquefois de voir tout à coup devenue réalité pressante une hypothèse dont croyaient s'amuser les esprits. Surveillons nos hypothèses.

Sur le domaine modeste qui nous appartient ici, on voit, entre autres, se faire jour l'idée de la nécessité d'un renouvellement radical ; d'on ne voit quel abîme creusé par la guerre, où devraient sombrer sans rémission tout le passé, tout le présent de notre musique, et d'où surgirait par génération spontanée un art tout neuf, inouï, sans attaches avec rien de connu, un art fait pour des hommes qui n'auraient plus ni sentiments, ni pensées, ni manières, ni même sensations communes avec les générations qui les auraient précédés. C'est une idée séduisante, évidemment, mais une idée de collégien. Elle procède vaguement de ces détestables utopies, que décorent les vocables d'« autodidactisme » et d'« art des foules » ; plus précisément, elle tient à cette bizarre sous-estime de nous-mêmes où nous nous complaisons. Nous sommes vaniteux ; pourtant, si nous avons fait quelque chose de bien, plutôt que d'y croire, nous crions au « miracle ». Qu'un jour, sur la Marne, se réveille simplement le vrai Français, l'éternel Français pareil à ses ancêtres, celui que le Français du jour, gâté par toutes les contagions cosmopolites, calomniateur de lui-même en actes et en paroles, trouvait inélégant qu'on fût encore : voilà tout le miracle. Ce qui a gagné la bataille, c'est les vertus innées de notre race, ces vertus dont les vicissitudes des siècles ont quelquefois distrait, et jamais ébranlé la constance. La victoire ne pouvait pas ne pas être, tôt ou tard, gagnée, du fait seul que nous étions Français, et du moment que nous nous souviendrions de l'être.

Que notre société, nos esprits, nos cœurs doivent sortir grandement transformés de l'âpre et longue épreuve, cela est bien sûr ; mais si absolu qu'on prévoie le changement, il n'est pas moins sûr que nous nous retrouverons Français, et les mêmes Français : nous ne nous battons pas pour autre chose.

La patrie, ce n'est pas seulement notre terre, notre vie, notre richesse matérielle, intellectuelle et morale d'aujourd'hui, les êtres que nous admirons et que

(*) Voir les numéros du 15 Décembre 1916, du 15 Février et de Mai 1917.

nous aimons autour de nous : c'est notre histoire accumulée, et la longue suite de nos morts, et tout ce qu'ils ont pensé, créé, souffert. Ils nous ont faits ce que nous sommes ; ils nous refont chaque jour ; ils ne cessent pas de nous conduire, et leur conseil est sûr, parce qu'ils l'ont lentement formé de l'essence de la race, éliminant, à fur et à mesure de leurs erreurs, tout ce qui ne tenait pas à la plus pure, à la plus profonde essence de la race. Ils sont encore nous-mêmes, et nous faisons en nous la somme de ce qu'ils ont été. Ceux qui croient qu'écouter ces voix permanentes, cela signifie s'immobiliser dans le passé, croupir dans l'ignorance, fermer les yeux et les oreilles à tout progrès, ceux-là sont déraisonnables, — de grands naïfs, au fond, — quand ils sont de bonne foi. L'exemple que nous ont laissé nos morts, est de toujours marcher en avant. Ils nous demandent de faire comme ils ont fait, et non pas seulement ce qu'ils ont fait ; de partir d'où ils sont arrivés, et non point d'y rester. Si nous rompons entre eux et nous la chaîne, entre nous-mêmes et l'avenir, notre avenir s'en ira comme un aveugle dans la rue. « Les vrais hommes de progrès, disait Renan, sont ceux qui ont pour point de départ un respect profond du passé. » Le progrès naît de la tradition, et la tradition, quand on sait l'entendre, est la vie même. L'aurore de la paix nous livrera à l'inévitable détente qui suit un effort surhumain. Moment redoutable ; et le moment, pour nous, d'un nouvel effort aussi nécessaire et tout différent, d'un nouveau retournement brusque de toute notre existence : effort gros encore, sinon de sang et d'autant de larmes, au moins de périls vitaux. Guetté par un ennemi qui déjà prépare cette autre lutte, il sera à la merci de la moindre défaillance, du moindre égarement ; et si nous manquons cet effort-là, toute notre gloire retombera sur nous comme un suaire. Sera-ce l'heure d'enfourcher d'aventureuses chimères ? Laissons-nous plutôt toucher la terre, où chantent les racines profondes ; la terre, d'où l'on se relève fort de toute la force maternelle. Ce ne sera pas trop, pour notre soutien, de tout ce que la France a produit de grandes âmes, de cerveaux clairs et puissants. C'est dans leur commerce assidu, c'est avec leur appui fidèle que nous saurons le mieux être nous-mêmes ; c'est en eux que nous nous comprendrons le mieux. Il ne faudra plus oublier qu'être nous-mêmes, ne plus nous tromper sur nous-mêmes, c'est la condition première pour que nous vainquions. Notre gloire prochaine sera d'autant plus éclatante et plus solide, d'autant mieux prête à déjouer les dernières embûches, à conforter nos âmes et à pénétrer le monde, qu'elle serrera autour d'elle le peuple de nos gloires anciennes. Quand les champs de bataille seront fermés, nous serons, n'en doutons pas, aussi cruellement, aussi lourdement attaqués sur tous les champs de la paix. Sur tous, sachons nous rappeler le cri sublime : « Debout, les morts ! » L'Oiseau Bleu de Maeterlinck avait découvert qu'il n'y a pas de morts.

* * *

Nous n'avons jamais eu assez, nous musiciens de France, le sens de nos morts ; et nous avons cruellement éprouvé combien flétri, abaisse et stérilise cette forme la plus laide de l'égoïsme, qui délie les fils des pères. Notre histoire musicale est singulière, et nous devons y réfléchir : histoire pleine de moments splendides, qui ne sait où reprendre sa tradition. On dirait, chaque fois que nous avons possédé un grand musicien, ouvert par lui un horizon nouveau, atteint avec lui un apogée, qu'aussitôt nous a saisis une soif sauvage de ruiner son œuvre, et notre art avec elle. Après un Rameau, après un Berlioz, quels déserts ! Et quand nous avons relevé la continuité de notre art, combien encore ne l'avons-nous pas souvent sentie, combien ne la sentons-nous pas toujours fragile, prête à céder au premier assaut de quelque snobisme nouveau, d'une extravagance bien lancée, d'une industrie bien montée ! Nous avons fini par nous assimiler Wagner, ce rude morceau, parce qu'au fond du wagnérisme on touche le tuf classique, formé en Allemagne de notre esprit français ; mais que d'autres Allemands, qui étaient déjà des « Boches » ; hélas ! que d'Italiens,

de Russes nous soumettaient impérieusement ou sournoisement à des influences d'autant plus contraires, souvent à la vérité de notre nature, qu'elles en pouvaient sembler cousines ; d'autant plus vénéneuses, d'autant plus menaçantes qu'elles s'appuyaient, s'appuient encore ou s'appuieront sur de plus cordiales sympathies ! Et que de bons Français, que d'œuvres qui fleuraient bon le chez nous, nous leur avons sacrifiés ! Que d'esprits moins fermes, bien doués encore, nous avons laissés se perdre, nous avons poussés à leur suite ! Talonnés par notre éternelle peur de ne jamais être assez actuels, assez « avancés », de paraître timides ou « démodés », — car nous faisons entre la mode et le beau des confusions pitoyables, — une fièvre ridicule nous tient de nous bousculer tous à la fois à la proue du bateau, au risque de chavirer avec lui. Sommes-nous donc vraiment assez enfants pour croire qu'une école nouvelle se fonde par décret, et qu'on fait exprès d'avoir du génie ? Sommes-nous assez sots pour ne pas comprendre que pour tant que nous ayons enrichi, assoupli, renouvelé la langue de Malherbe et de Descartes, c'est toujours cette même langue que nous parlons, qui nous suffit à tout dire : cette langue qui n'est pas celle de la scolastique, mais de la lumière immanente et de la vérité ?



Le moyen d'être forts pour donner à la musique française sa victoire de la Marne, ce n'est point de renier tout ce qu'elle a déjà fait de grand, mais de le rassembler, d'en resserrer le nœud si souvent rompu, de profiter de tous ces efforts si coupablement brisés, du dernier surtout, que nous n'avons qu'à poursuivre. La guerre de 1870-1871 avait été suivie d'un élan de la musique en France qui nous avait déjà donné la victoire, sans que nous sachions assez le voir. Cet élan magnifique peut avoir eu le tort, sous une de ces poussées du génie humain auxquelles rien de l'humanité ne résiste, de négliger dans la lettre notre tradition nationale, d'ailleurs depuis si longtemps égarée ; mais les hommes si divers qui l'ont donné étaient tous pleins, en esprit, de cette tradition. Il nous reste à en prendre plus exactement conscience.

La guerre de 1914-19.. sera suivie d'un élan semblable, pourvu, tout au moins, que nous sachions le bien vouloir, et nous défendre, un peu de nous-mêmes, beaucoup de nos ennemis, et de nos amis encore plus. Nous n'aurons plus de raisons de retrouver dans notre école musicale ce que nous avons parfois senti de mélancolique et d'indécis, de replié sur soi-même et de peu confiant en soi, dans l'école née de la défaite. Faut-il pour cela penser que demain apparaîtra comme entièrement détaché d'hier ? Faudra-t-il mettre le point final à une époque de notre art ? On serait bien osé d'en décider ; car, lorsque la guerre s'est abattue sur nous, notre art traversait justement une de ces périodes d'évolution, dont on ne peut dire que bien longtemps après si elles sont une fin ou un commencement, ou seulement un épisode.

Notre musique s'était ouverte tant de voies divergentes : le point final ? Où donc se poserait-il ? A l'œuvre théâtral des Gounod, des Bizet et des Massenet ? Aux dérivations romantico-réalistes où l'engagèrent Alfred Bruneau ou Gustave Charpentier ? A quelle forme du classicisme si divers — et de si diverse valeur — des Franck, des Lalo, des Fauré, ou de M. Saint-Saëns ? Serait-ce plutôt au classicisme post-wagnérien, divers aussi, des Vincent d'Indy, des Albéric Magnard et des Paul Dukas ? Ou bien à la révolution subtile, qui, singulièrement, sortit de l'art si pur d'un Gabriel Fauré en même temps que de la fantaisie déboutonnée d'un Chabrier et de l'anarchisme intuitif d'un Moussorgsky, pour s'aller jeter, du debussysme, avec une rapidité déconcertante, aux bras violateurs du stravinskysme ?

Est-ce que notre avenir aura besoin de renier ce présent si merveilleusement libre pour se sentir libre lui-même ? Est-ce qu'il n'y trouvera pas, au contraire, dans quelque route qu'il s'engage, et si indépendante qu'il y puisse rêver sa course, de clairs points de départ et de fermes points d'appui ? Du fond des temps

où ils nous attendent, les grands mouvements du destin nous envoient de longs avertissements que nous nous étonnons de n'avoir pas compris, quand l'événement révolu les éclaire. La guerre existait déjà dans les années légères où la pensée ne nous en effleurait pas : la musique que nous ferons après la guerre existe dans celle que nous faisons aujourd'hui. Nous ne l'y voyons pas, ou plutôt chacun de nous croit l'y voir selon son goût. Qui de nous se sera trompé, nous ne le saurons pas avant que cet art de l'avenir ait pris vie. Plus probablement encore, nos fils seuls le sauront, distingueront nettement les rapports, mettront les limites à leur place. Lorsqu'en art une nouveauté se produit, les contemporains ne sont d'abord frappés que de ce qu'elle offre d'insolite, de contradictoire à ce qu'ils ont connu, et presque tous en restent aveuglés, les uns idolâtrant de parti-pris, les autres détestant sans plus de discernement tout ce qui a figure de nouveauté. Le temps rend aux choses leur rang, leur mesure et leur poids, rétablit leur lien, définit leur direction. Nous qui avons vu, en un quart de siècle, tant de doctrines opposées se former dans notre musique, se combattre, se bafouer, sans du tout se détruire les unes aux autres ; nous qui avons, en tant de maîtres différents, salué successivement le messie, et les avons vus tous se ranger l'un près de l'autre dans notre juste admiration, nous commençons à saisir ce qui relie entre eux tous ces artistes, tous ces systèmes, qui paraissent, chacun à leur tour, la négation du précédent. Nous apercevons que les dissemblances, souvent profondes, des formes d'art tiennent aux dissemblances d'individus originaux qui les créent à leur image, cristallisant un moment de la sensibilité humaine, groupant autour d'eux les sensibilités qui leur font écho ; et nous apercevons la parenté qui unit, plus profondément encore, toutes ces personnalités : celle de la race, celle d'un certain nombre de qualités primordiales, dont la nuance ou la proportion variée fait des êtres variés, malgré tout formés d'éléments qui se ressemblent.

Ces ressemblances, cette parenté s'étendront aux musiciens encore plus différents qui sont à naître. Ils naîtront dans un temps difficile : la sève nationale remontera plus fière, mais en tumulte dangereux dans des veines épuisées. Les dons tutélaires des fées de la patrie ne seront pas superflus dans les berceaux de ces musiciens-là. Ils auront sans doute à dire de tout autres choses que nous, et nous ne savons pas lesquelles. Ils auront d'autres façons de sentir, une conception nouvelle du sens et du but de la vie et de l'art. Il est impossible, à nous dont l'affreuse et stupide souffrance de la guerre aura marqué la fin de la vie, de soupçonner ce que sera l'âme de ceux dont elle aura marqué le commencement, ou qui viendront alors qu'elle ne sera plus qu'un souvenir héroïque ; cette âme cependant sera la même, au fond, que la nôtre, et la même que celle d'Hector Berlioz ou de Jean-Philippe Rameau : elle aura derrière elle, il est vrai, un fossé monstrueux, où nous sommes descendus ; mais du fond du fossé, des mains patientes, des mains admirables ne cessent de tisser les fils harmonieux qui rejoindront les bords.

Gaston CARRAUD.

